

Armando Llamas

Il est né en Espagne en 1950 et a vécu en Argentine avant de s'installer en France. Journaliste de formation, il peint, écrit, s'intéresse à la dramaturgie, joue.

Au théâtre, il a travaillé à l'administration de l'Athénée-Louis Juvet et a été dramaturge de Claude Régy.

On doit à Micheline Attoun de l'avoir accompagné dans son projet d'écriture dramatique, pour lequel Théâtre Ouvert le soutiendra à plusieurs reprises.

À partir de 1993 il vit en Espagne et participe à plusieurs mises en scène de ses pièces et adaptations. Il écrit son œuvre théâtrale en français. Ses pièces sont montées par Stanislas Nordey, Philippe Adrien.

La découverte du VIH bouleverse son écriture avec des œuvres comme *Trente et une pièces autobiographiques*, *Gustave n'est pas moderne* et *Lisbeth est complètement pétée*. Avant sa mort, en 2003, il travaillait à un texte, *L'Amour renaît des os brûlés des Sodomites*, resté inachevé.

À lire

Armando Llamas *Meurtres de la princesse juive*, *Images de Mussolini en hiver*, Théâtre Ouvert ; *Quatorze pièces piégées*, *Lisbeth est complètement pétée*, *Trente et une pièces autobiographiques*, Les Solitaires intempestifs.

Michel Didym

Il étudie au TNS – direction Jean-Pierre Vincent. Il a joué avec Alain Françon dans la Cour d'honneur du Palais des Papes à Avignon, avec Jorge Lavelli au Théâtre National de La Colline, avec André Engel et Georges Lavaudant au TNP.

Il reçoit le prix Villa Médicis pour son rôle dans *Le Dépeupleur* de Samuel Beckett, mise en scène Alain Françon.

Après avoir été collaborateur artistique de Alain Françon, il fonde la compagnie Boomerang. Il crée le festival La Mousson d'été – Rencontres internationales des écritures contemporaines.

Depuis 2010, il dirige le Centre dramatique national de Nancy où il crée notamment un triptyque Pierre Desproges. En 2010, il crée le Festival RING, réunissant des spectacles du monde entier.

Dernièrement, il a créé *Sales Gosses* de l'auteure roumaine Mihaela Michailov.

Le succès de sa mise en scène du *Malade imaginaire* l'amène jusqu'en Chine.

C'est aussi en Chine qu'il vient de monter *La véritable histoire d'Ah Q*, de Lu Xun, avec des comédiens chinois.

Autour du spectacle

Jeu 1^{er} déc.

→👁← Rencontre après spectacle

Ven 2 déc.

📺 Disputatio (après le spectacle)

En même temps

Du 2 au 10 déc.

Une Saison au Congo

Aimé Césaire / Christian Schiaretti

répertoire

Prochainement

Du 13 au 17 déc. & du 3 au 7 janv.

Cahier d'un retour au pays natal

Aimé Césaire / Olivier Borle

Du 16 au 24 déc.

L'Oiseau vert

Carlo Gozzi / Laurent Pelly

Du 20 au 29 déc.

Cabaret Aznavour

'Achnabour'

Christine Gagnieux /

Christian Schiaretti

création

Du 12 au 22 janv.

La très excellente et lamentable tragédie de Roméo et Juliette

William Shakespeare /

Juliette Rizoud

résidence de création

L'abonnement continue

De 8 € à 16 € la place.

La location

Ouverture depuis le 6 septembre pour l'ensemble des spectacles de la saison. De 10 € à 25 € la place.

La Librairie Passages et la Brasserie 33 TNP vous accueillent avant et après la représentation.

Covoiturez !

Sur le site internet du TNP, vous pouvez déposer votre annonce ou votre demande. Un nouvel outil, sans inscription et gratuit !

www.tnp-villeurbanne.com

04 78 03 30 00

Théâtre National Populaire direction Christian Schiaretti
8 place Lazare-Goujon, 69627 Villeurbanne cedex

Le Théâtre National Populaire est subventionné par le Ministère de la Culture, la Ville de Villeurbanne, la Région Auvergne-Rhône-Alpes et la Métropole de Lyon.

graphisme Guerillagrafik
Imprimerie Valley, novembre 2016
Licences : 1-145339 ; 2-1000160 ; 3-145341

Meurtres de la princesse juive, bon titre, publicité mensongère

Armando Llamas — Michel Didym



« Et puis, la pensée volera toujours sur ses ailes dorées... »

Meurtres de la princesse juive, bon titre, publicité mensongère

de **Armando Llamas**
mise en scène **Michel Didym**
avec la collaboration de **Luc-Antoine Diquéro**

Petit théâtre
salle Jean-Bouise
Durée : 2 h 30

Du **mercredi 30 novembre**
au **dimanche 4 décembre 2016**

avec		
Chloé Sarrat Albertine, la fillette Emmanuelle	Lorenzo Nieddu Jacques, Siraj, Kovacs Giulya , le serveur pakistanais	Production Centre Dramatique National Nancy Lorraine – La Manufacture, ENSATT
Léonie Kerckaert Suzanne, la femme	Jimmy Marais le jeune homme canadien, Roger	Construction du décor et réalisation des costumes Ateliers de l’ENSATT
Alexandre Servage Serge	Ariane Berendt Colette, Barbara Steele	Création le 23 juin 2016 à l’ENSATT
Gabriel Rouvière l’homme d’affaires koweïtien, Ali, le commis-boucher, Thierry, le fils de Roger	Michel Didym Raoul	
Marie Brugière Madame Schulz, le client anglais, la Chose, la femme de Roger	Scénographie Caroline Frachet , Laure Montagné lumières Pia Marmier , Théo Tisseuil son Estelle Lambert , Caroline Mas costumes Adélie Antonin , Gabrielle Marty assistante à la conception des costumes Fanny Buchs assistante à la mise en scène Élodie Chamauret	Le texte de la pièce a été écrit en 1987 et édité par Théâtre Ouvert, Tapuscrits, 2009.
Léo Grange Monsieur Schulz, le vendeur noir, Osman, Râjù le fils de Lakshmi		
Héloïse Lecointre Lakshmi, Esther		
Marion Pastor Sita, Eulogia		

Sissi impératrice ou Guernica. Romy Schneider ou Picasso. Comme s’il était impossible d’aimer les deux. Le jardinier de *Lisbeth est complètement pétée* somme les trois collégiennes de choisir leur « tendance ». Entre le populaire et le classique, le bon goût et le kitch.

Autant de précipices de style dans lesquels Armando ne tombe pas. Les êtres qu’il fait évoluer sur scène ne sont jamais innocents de l’histoire de l’Art et s’ils peuvent – comme leur auteur – évoluer dans des univers postmodernes raffinés comme dans les zones les plus troubles des séries B, voire des séries Z, leur rapport à la culture est toujours conscient. Leur maîtrise du politique est affirmée. Le choc de la pensée classique et des formes d’expressions les plus contemporaines amène l’écriture d’Armando Llamas dans des paysages dramaturgiques tout à fait singuliers, où le technicolor se fond au réalisme social. On appelle ça un style, on pourrait presque dire qu’il fait école.

Toutes les micro-implosions de sens générées par cette langue sont à la source d’une écriture si dense que toujours l’on a pu constater des attitudes extrêmement radicales, d’enthousiasme ou de rejet. Intelligence et sens critique.

Ce que de nombreux critiques et dramaturges constatent, c’est qu’il s’agit d’une œuvre extraordinairement ouverte et qu’il faudra de nombreuses générations pour épuiser les richesses de ce texte magique où jamais il n’est question de sexe mais d’amour, de toutes les dérives de la pensée amoureuse, de tous ses abîmes et de tous ses égarements.

Depuis plus de six ans je viens régulièrement voir les travaux de l’ENSATT et j’ai été conquis par la génération qui va sortir. Elle possède des qualités qui peuvent s’accorder parfaitement au génie d’Armando Llamas. C’est avec cette troupe et Luc-Antoine Diquéro que nous avons décidé de nous lancer dans cette comédie politique.

Paris, Budapest, Hiroshima, Mantes-la-Jolie, Abu Dhabi sont quelques-uns des lieux que nous allons traverser ensemble.

Ce spectacle clôt l’apprentissage d’une génération en l’inscrivant aussi socialement dans la vie artistique de notre pays.

Michel Didym

« **Atroce mémoire : regrets, remords, nostalgies, chagrins, coups au cœur, souvenirs, yeux qui se lèvent vers le ciel comme des yeux de poisson mort, désolante mémoire, sens du temps, terrible, terrible mémoire. L’amour c’est la mémoire…** »

Suzanne, **« La ballade du café triste »**

Écrire, c’est établir des passerelles

Je ne comprends pas ces gens qui écrivent tous les jours, à heure fixe. Je déteste les comportements obsessionnels. Chez moi, cela vient de manière inattendue, je ne me vis pas en tant qu’écrivain. Je fais un travail continu d’écrivain avec mon corps, dans la rue, avec les gens. Pour moi écrire, c’est établir des passerelles – avec un garçon de café ou la jeune femme qui enregistre mon billet à l’aéroport – en redonnant un statut à des personnes qui pourraient ne pas en avoir.

J’écris en déversant tout, pêle-mêle, et après j’enlève la rhétorique. Dès que je sens que cela s’enlise, *pfuittt*, je passe à autre chose. C’est pour cette raison que les scènes sont rapides. Il y a toujours le danger que les idées prennent la place de la passion qu’elles représentent. J’ai la volonté de redonner à chacun une parole authentique, comme Andy Warhol qui disait que chacun pouvait avoir son quart d’heure de célébrité, je veux que chacun ait sa minute de vérité.

Je pense que l’écrivain doit être dans la rue, actif, avec les gens. Une pensée politique, ça se vit, cela ne s’écrit pas forcément. Cela passe par des petites choses. Ne pas faire un bond quand une personne sans domicile fixe vous adresse la parole, par exemple. Toute la misère, l’horreur, je me dois de la modifier si je peux. J’écris ce que je pense, comme je le pense, mes limites ne coïncident pas forcément avec celles des autres, voilà tout. Il y a quelqu’un qui disait : une chose peut être faite, à quoi bon la faire, je préfère aller là où je ne suis jamais allé. En fait, je ne sais pas où je vais. Mes pièces sont banales. Chaque fois, ce sont des tentatives, c’est pour cela qu’elles sont courtes.

Il n’y a pas de sacralité du texte. J’écris du théâtre pour que les autres me renvoient des choses auxquelles je n’avais pas pensé. Si un

comédien a du mal à comprendre ou à dire un passage, qu’on le coupe ! Certains parlent de pédanterie à propos des citations, en réalité, c’est didactique, j’essaye de partager mes connaissances.

Je suis fasciné par le brouhaha plurilinguistique. En espagnol, ce sont les formes populaires qui me passionnent. L’Espagne, c’est la ruralité alors que la France se caractérise par une culture urbaine provinciale. La langue française est une langue paternelle pour moi. À quatorze ans, quand j’ai dit à mon père que j’étais pédé, il m’a frappé et m’a donné un revolver pour que je me tue. Mon père m’a trahi, j’étais en rupture de père. Quand j’ai rencontré l’homme pour qui je suis resté en France, il a été comme un nouveau père pour moi, grâce à lui j’ai conquis une autre langue, un nouveau pays, la France.

D’après un entretien avec **Armando Llamas** par **Maïa Bouteillet**, 2001